

Natacha Michel

Un train nommé désir

Vue du train, la terre est à plat. Ailleurs, elle se regonfle. Dehors, il y a un automne excellent, les feuilles, anciennement vertes, se couchent dans leurs auréoles d'or. Blottie dans la chaleur motrice, j'anéantis le jour obligatoire, je jouis de l'instant qui court avec le train, je salue la compagne en moi qui accomplit d'exister, celle qui suffit au désintéressement. Je porte la jupe grise pleine de talent, la blouse qui a l'air de dormir parce qu'elle se ferme dans le dos. Un compartiment est une chambre à soi. Pour quelques heures, on y rassemble les livres qu'on a toujours voulu lire, les carnets intimes qu'on n'a jamais tenus, les lettres qu'on a oubliées d'écrire. L'anonymat du compartiment me transforme en diable boîteux soulevant le toit des maisons, regardant ce qui s'y passe. Je soulève le toit des visages, je crois que je regarde dessous. Dans le wagon où je suis entrée, anecdote énorme et fruste, il y a un monstre. Une femme extrêmement obèse, vêtue d'une jupe courte qui remonte sur ses cuisses dès qu'elle étternue. Le rhume la déshabille et des jambes énormes, bleuies par le froid de la graisse, s'écoulent lentement d'un invisible robinet à viande, s'écrasent sur ses savates d'où les ongles sortent ivres morts. Tout cela n'est que spectacle. Mais d'un coup le monstre s'endort — il a mangé, il a fumé, absorbé ce qui remplit — et, comme on ronfle, canonne des flatulences : en rythme, un deux, trois. Un deuxttrtrois... Cela chasse la voyageuse.

Dans le nouveau compartiment, les hommes d'affaire, luisant dans leurs costumes sombres, sont alignés en passants qui s'abritent de la pluie sous un porche. Les imperméables fichés en alpenstocks aux crochets des quatre coins les menacent de leur coup de piolet. Des attaché-cases ouverts jusqu'au cœur se pâment sur leurs genoux. Un crâne chauve répond aux cris des journaux, un autre roule sous son doigt un nez en mie de pain en parcourant un dossier, un troisième, jeune, détournant un

très ancien visage devant le format sacré : le livre ouvert contre mon bras, griffonne un rapport financier et devient d'office contemporain. Rien qui tire à conséquence. J'allume la cigarette qui annote les idées, j'éteins sur le champ le fragile magasin éblouissant : l'homme jeune que je n'ai pas décrit, interdit, à mon dommage, la cigarette : "Compartiment non-fumeur".

Il est placé près de la Californie de la fenêtre, pas intégralement beau, intégralement beau par endroits. Le motif de son visage, à part ce nez qui continue d'éviter le coup de poing reçu dans un premier combat, est une peau fine, usée juvénilement par sa finesse, nocturne, qui plisse autour de yeux. Les yeux... Ô les yeux... Ils sont d'un bleu très rare, vidé, tombé, phénix toujours en cendre, bleu inoubliable qui échoit à la voyageuse. Sinon, il est assis sur ses chaussettes à losanges — une bourre de laine arrachée aux lessives frisotte —, sur des chaussures de cuir surpiqué enfin parvenues à la richesse, sur le pantalon de flanelle qui convient, sur une chemise pâle poursuivie par une cravate de croupier, étroite et noire. Sur la cuisse, un pli en bec de cigogne dîne chez le renard de l'extrême entrejambe. On ne voit pas le sexe d'un homme depuis son pantalon, tandis que les vêtements des femmes ne doutent pas. L'homme jette par la fenêtre des regards entrecoupés de nature, vers la liseuse du seul livre — moi —, un œil, fanal de la parole prête aux occasions.

Voyons, stop, ce n'est pas à moi qu'il s'intéresse, stop, songe la liseuse, je suis trop vieille pour lui, stop, j'ai au moins, stop, dix ans de plus. Il ne regarde de mon côté, stop, que pour juger de l'effet de son, stop, autorité. D'ailleurs, l'homme rit à petit bouillons : il a rétabli l'ordre, le paquet de cigarettes rétrécit dans la poche de mon manteau. La timidité que donne la cinquantaine, pareille à la récitation d'une fable devant l'aréopage, achève ma divagation. Je veux une aventure, juste une aventure, une aventure en le regardant, je le regarde, en le regardant je veux une aventure, je ne regarde pas un amour, je regarde un désir en le regardant, je regarde une aventure, l'aventure, en le regardant, est dans un autre temps. Les yeux qui vont de la fenêtre à la place où je suis assise sont intégralement beaux. Ou plutôt ils sont si beaux qu'ils sont beaux, sinon effrayants. J'ai lu quelque part que certains bleus pâles, aussi pâles que la Javel répandue

sur le sol, aussi pâles que l'eau claire lancée à la volée sur un perron de marbre, aussi bleus qu'un objet bleu lancé du haut d'une falaise vers la mer bleue, si bleus qu'ils bleussent le visage autour d'eux, et l'entourent comme un bandeau, j'ai lu quelque part que certains yeux sont d'un bleu si étrange que la clarté qu'ils dispensent est aveugle.